



LÀ OÙ
CHANTENT
LES
ÉCREVISSSES

DELIA OWENS

ROMAN

**Une héroïne inoubliable
qui a déjà conquis
4 millions de lecteurs**

SEUIL

LÀ OÙ CHANTENT
LES ÉCREVISSES

DELIA OWENS

LÀ OÙ CHANTENT LES ÉCREVISSSES

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Marc Amfreville

Ouvrage traduit avec le concours du CNL

ÉDITIONS DU SEUIL
57, rue Gaston-Tessier, Paris XIX^e

Titre original : *Where the Crawdads Sing*

Éditeur original : Putnam

This edition published by arrangement with G. P. Putnam's Sons,
an imprint of Penguin Publishing Group,
a division of Penguin Random House LLC.

© Delia Owens, 2018.

ISBN : 978-2-021-41289-5

© Éditions du Seuil, 2020, pour la traduction française

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

À Amanda, Margaret et Barbara

*Salut à vous,
Si je ne vous avais pas vues
Je ne vous aurais pas connues.
Je vous ai vues
Vous ai connues
Vous ai aimées
À tout jamais.*



PREMIÈRE PARTIE

Le marais

Prologue

1969

Un marais n'est pas un marécage. Le marais, c'est un espace de lumière, où l'herbe pousse dans l'eau, et l'eau se déverse dans le ciel. Des ruisseaux paresseux charrient le disque du soleil jusqu'à la mer, et des échassiers s'en envolent avec une grâce inattendue – comme s'ils n'étaient pas faits pour rejoindre les airs – dans le vacarme d'un millier d'oies des neiges.

Puis, à l'intérieur du marais, çà et là, de vrais marécages se forment dans les tourbières peu profondes, enfouis dans la chaleur moite des forêts. Parce qu'elle a absorbé toute la lumière dans sa gorge fangeuse, l'eau des marécages est sombre et stagnante. Même l'activité des vers de terre paraît moins nocturne dans ces lieux reculés. On entend quelques bruits, bien sûr, mais comparé au marais, le marécage est silencieux parce que c'est au cœur des cellules que se produit le travail de désagrégation. La vie se décompose, elle se putréfie, et elle redevient humus : une saisissante tourbière de mort qui engendre la vie.

Le matin du 30 octobre 1969, le corps de Chase Andrews fut retrouvé dans le marécage, qui, sans surprise, l'aurait englouti

en silence. Le faisant disparaître à tout jamais. Un marécage n'ignore rien de la mort, et ne la considère pas nécessairement comme une tragédie, en tout cas, pas comme un péché. Mais ce matin-là, deux garçons de la petite ville pédalèrent jusqu'à la vieille tour de guet et, en arrivant au troisième palier, repèrent en contrebas son blouson en jean.

1.

Ma

1952

Le jour brûlait par ce matin d'août et le souffle humide du marais suspendait des voiles de brouillard aux branches des chênes et des pins. Les bosquets de palmiers nains étaient inhabituellement silencieux mis à part le lent battement des ailes du héron qui s'envolait de la lagune. Kya, alors âgée de six ans, entendit claquer la porte à moustiquaire. Juchée sur un tabouret, elle cessa de récurer les restes de gruau de maïs collés à la marmite et la plongea dans l'eau savonneuse déjà sale de la cuvette. Aucun son à présent, rien que sa respiration. Qui venait de quitter la cabane ? Pas Ma. Elle ne laissait jamais la porte claquer.

Mais quand Kya se précipita dans la véranda, elle aperçut sa mère, vêtue d'une longue jupe brune dont les plis d'aisance lui caressaient les chevilles, qui descendait le chemin sablonneux sur ses hauts talons, des chaussures à bout carré en similicuir d'alligator. Celles qu'elle portait pour sortir. Kya aurait voulu crier, mais elle savait qu'il ne fallait pas réveiller Pa : elle ouvrit la porte et se posta en haut des marches en brique et en bois du perron. De là, elle vit que Ma portait sa grande

valise de voyage bleue. D'ordinaire, avec la confiance d'un chiot, Kya savait que sa mère reviendrait bientôt, les bras chargés de viande emballée dans du papier marron huileux ou d'un poulet entier dont la tête se balançait au bout de son cou. Mais jamais Ma n'avait aux pieds ses chaussures en alligator, ni ne portait une valise.

Ma se retournait toujours à l'endroit où le chemin rejoignait la route, le bras levé bien haut, agitant sa main blanche, avant de s'avancer sur la piste qui traversait les forêts des marais et les lagunes envahies de roseaux pour gagner la petite ville quand la marée le permettait. Mais ce jour-là, elle poursuivit sans s'arrêter, d'un pas mal assuré entre les ornières. Sa haute silhouette émergeait par instants dans les trouées des bois jusqu'à ce que seules quelques images fugitives de son foulard blanc apparaissent entre les feuilles. Kya s'élança jusqu'à l'endroit d'où elle savait qu'elle pourrait voir toute la route ; de là, elle en était sûre, Ma lui ferait un signe, mais elle n'y arriva que pour entrevoir l'éclair bleu de la valise – une couleur qui s'accordait si mal à la forêt alentour – juste avant qu'il disparaisse. Elle sentit un poids sur sa poitrine, aussi lourd que des mottes de boue noire, et elle revint s'asseoir sur les marches.

Kya était la benjamine. Ses quatre frères et sœurs étaient tous beaucoup plus grands qu'elle, même si plus tard elle devait oublier leurs âges respectifs. Ils vivaient avec Ma et Pa, serrés comme des lapins au fond de leurs clapiers, dans la cabane en bois brut, dont la véranda bardée de moustiquaires fixait les bois alentour comme un gros œil rond.

Jodie, le frère qui précédait immédiatement Kya mais avait néanmoins sept ans de plus, sortit de la maison pour se planter derrière elle. Il avait les mêmes yeux sombres et les mêmes cheveux noirs que sa petite sœur. Il lui avait appris des

chants d'oiseaux, le nom des étoiles, et comment manœuvrer la barque entre les hautes herbes.

« Elle reviendra, dit-il.

– Pas sûr. Elle avait ses chaussures en alligator.

– Une mère, ça abandonne pas ses enfants. C'est pas dans leur nature.

– Tu m'as dit que tu avais vu une renarde abandonner ses petits.

– Oui, celle-là, elle avait les pattes en capilotade. Elle aurait crevé de faim si elle avait continué à essayer de nourrir ses petits en plus. Le mieux, c'était de les laisser se débrouiller, se soigner, et après, en avoir d'autres quand elle aurait la force de s'en occuper. Ma, elle, elle meurt pas de faim, elle reviendra. »

Jodie en était beaucoup moins certain qu'il l'affirmait, il voulait avant tout rassurer sa sœur.

La gorge nouée, elle murmura : « Mais Ma, elle a pris sa grosse valise bleue comme si qu'elle voulait partir loin. »

La cabane était en retrait de la ligne des palmiers nains qui constellaient les bancs de sable jusqu'à un chapelet de lagunes vertes et, dans le lointain, jusqu'au marais. Des kilomètres d'herbes coupantes si résistantes qu'elles poussaient même dans l'eau salée, interrompus seulement par des arbres si courbés qu'ils semblaient porter la trace du vent. Des bois de chênes encerclaient les autres façades de la cabane et abritaient la lagune la plus proche, dont la surface grouillait de vie. Chargée de sel, la brise venue de la mer amenait le chant des mouettes et des goélands en se faufilant à travers les arbres.

L'organisation du cadastre n'avait guère changé depuis le xvi^e siècle. Les terrains éparpillés dans le marais n'avaient aucune limite légale, ils n'étaient signalés que par des éléments

naturels – ici un ruisseau, là un chêne mort – choisis par des renégats de tout poil. Il ne viendrait à l'idée de personne de bâtir une hutte en branches de palmier à moins qu'on ne cherche à échapper aux poursuites ou qu'on ne soit au bout de sa propre route.

Le marais était bordé par un rivage déchiqueté, que les explorateurs d'antan avaient baptisé le « Cimetière de l'Atlantique », à cause de ses courants dangereux, de la furie de ses vents et des bancs de sable qui faisaient couler les bateaux comme des chapeaux en papier tout au long de la côte de Caroline du Nord. Dans son journal de bord, un marin avait écrit : « Avons caboté le long du rivage... mais trouvé aucune entrée visible... Une violente tempête nous a rattrapés... nous forçant à regagner le large, pour nous mettre en sécurité et protéger le bateau, mais avons été entraînés par un courant puissant... »

Cette terre n'étant que tourbières et marécages, nous sommes retournés vers le navire. Tous pris par un désarroi pareil à celui qui ne manquera pas de s'emparer de tout homme qui viendra jamais s'installer sur ces terres. »

Ceux qui étaient partis à la recherche de terres hospitalières poursuivirent leur périple, et cet ignoble marais devint un véritable repaire pour tout un ramassis de marins mutinés, de renégats, de débiteurs, et autres fuyards tentant d'échapper aux guerres, à l'impôt, ou à des lois qu'ils jugeaient iniques. Ceux qui ne moururent pas de malaria et que le marais n'engloutit pas engendrèrent une tribu d'hommes des bois de plusieurs races et de cultures variées, chacun capable d'abattre à lui seul une petite forêt à la hachette ou de pister le gibier sur plusieurs lieues. Pareils aux rats d'eau, ils avaient chacun son territoire, mais devaient néanmoins trouver leur place dans les limites de la forêt sous peine de disparaître un jour noyés

dans le marécage. Deux cents ans plus tard, ils furent rejoints par des esclaves en fuite, qui se réfugiaient dans les marais et qu'on appelait des « nègres marrons », et d'autres, émancipés, sans ressources et aux abois, qui n'avaient d'autre solution que de s'éparpiller dans ces tourbières.

C'était sans doute une région ingrate, mais pas un pouce n'en était stérile. Des strates de vie – crabes-fantômes tarabiscotés, écrevisses claudiquant dans la boue, gibier d'eau, poissons, crevettes, huîtres, cerfs replets et oies dodues – se pressaient sur la terre et dans l'eau. Ceux qui ne rechignaient pas à fouiller la boue pour se nourrir ne risquaient pas de mourir de faim.

On était maintenant en 1952, et certaines parcelles avaient été occupées par une série d'individus non répertoriés et sans rapport les uns avec les autres pendant plus de quatre siècles. Pour la plupart, depuis avant la guerre de Sécession. D'autres s'étaient installés sur ces terres plus récemment, en particulier après les deux guerres mondiales, quand les hommes étaient revenus ruinés et détruits. Le marais ne les assignait pas à résidence mais il les définissait, et comme tout sol sacré, il gardait jalousement leurs secrets. Nul ne se souciait de les voir occuper ces terres parce que personne d'autre n'en voulait. Après tout, ce n'était rien que des marigots inféconds.

Tout comme ils produisaient leur propre whisky de contrebande, les habitants des marais manufacturaient leurs propres lois – rien à voir avec celles que l'on grave dans la pierre ou consigne dans des documents officiels : des lois plus profondes, incrustées dans leurs gènes. Anciennes et naturelles, comme celles qui régissent le monde des faucons et des colombes. Quand il est acculé, désespéré ou isolé, l'homme se replie sur son instinct de survie. Exécutives et justes. Pareilles à des atouts aux jeux de cartes, ces lois se transmettent plus

fréquemment d'une génération à la suivante que d'autres. Plus clémentes. Elles ne relèvent pas de la moralité mais d'un simple calcul. Les colombes entre elles se battent aussi souvent que les faucons.

Ma ne revint pas ce jour-là. Personne n'en dit un mot. Pa moins que tout autre. Empestant le poisson et l'alcool de son alambic, il referma bruyamment le couvercle des marmites vides. « Qu'est-ce qu'on mange ? »

Les yeux baissés, frères et sœurs haussèrent les épaules. Pa lâcha un chapelet de jurons puis reprit le chemin des bois en traînant la jambe. Il y avait déjà eu des disputes. Ma était même partie une fois ou deux, mais elle revenait toujours, prenant dans ses bras ceux qui réclamaient ses câlins.

Les deux grandes sœurs préparèrent un plat de haricots rouges et de pain de maïs, mais personne ne prit place à table comme ils l'auraient fait si Ma avait été là. Ils se servirent les haricots à même la casserole, émietèrent le pain de maïs dans leur assiette, et se retirèrent pour manger sur les matelas posés à même le plancher ou sur le vieux canapé défraîchi.

Kya ne pouvait rien avaler. Elle s'assit sur une marche du perron, les yeux rivés sur le chemin. Grande pour son âge, maigre comme un coucou, elle avait la peau brunie par le soleil et les cheveux raides, aussi épais et noirs que des ailes de corbeau.

La nuit tombante mit fin à son guet. Le coassement des grenouilles couvrirait tout bruit de pas ; mais elle resta malgré tout étendue sur son matelas dans la véranda, l'oreille dressée. Ce matin encore, la bonne odeur des rillons de porc qui rissolaient dans le poêlon en fonte et celle des biscuits qui doraient dans le four à bois l'avaient réveillée. Enfilant en hâte sa salopette, elle s'était précipitée dans la cuisine

pour mettre le couvert, avait ôté les vers de farine du gruau. Au petit matin, le plus souvent, avec un grand sourire, Ma la serrait dans ses bras : « Bonjour, ma petite princesse ! » Et ensemble, elles s'attelaient aux tâches ménagères, en un joyeux ballet. Parfois Ma fredonnait des chansons folk ou récitaient des comptines. « Il était cinq petits cochons... » Ou bien elle entraînait Kya dans un jitterbug endiablé, leurs pieds martelant frénétiquement le plancher en contreplaqué jusqu'à ce que le transistor à piles arrive en bout de course, et que la musique venue de ses entrailles semble s'échapper du fond d'un tonneau. D'autres matins, Ma lui tenait des propos de grands que Kya ne saisissait pas, mais la fillette se disait qu'il fallait bien que les mots de Ma sortent de sa bouche, alors elle les laissait glisser sous sa peau tout en chargeant la cuisinière à bois. Elle hochait la tête et faisait mine de comprendre.

Ensuite, c'était ce moment de bousculade où il fallait réveiller et nourrir tout le monde. Pa n'était pas là. Avec lui, il n'y avait que deux possibilités : soit le silence, soit les cris. Alors, c'était aussi bien qu'il reste au lit ou ne rentre pas du tout.

Mais ce matin-là, Ma ne disait rien, son sourire avait disparu, elle avait les yeux rouges. Elle s'était noué un foulard blanc sur la tête, un peu comme un pirate ; il lui descendait bas sur le front, mais on apercevait le bord violet et jaune d'une grosse bosse qui dépassait. Après le petit-déjeuner, sans même faire la vaisselle, Ma avait fourré quelques affaires personnelles dans la grande valise de voyage et elle était partie vers la route.

Le lendemain matin, Kya reprit son poste sur le perron, ses yeux noirs fixant le chemin comme un tunnel qui attend le passage d'un train. Le marais était enveloppé d'un brouillard

qui tombait si bas que sa traîne descendait majestueusement jusqu'à la boue. Pieds nus, Kya pianotait nerveusement avec ses orteils, et jetait sur des fourmilions des brins d'herbe qu'elle avait soigneusement torsadés, mais une fillette de six ans ne peut pas tenir longtemps en place, et elle partit caracolier dans la boue découverte par la marée, ses orteils s'y enfonçant avec des bruits de succion. Accroupie à la limite de l'eau claire, elle observa les petits poissons qui bondissaient entre les flaques de lumière et d'ombre.

Elle entendit soudain Jodie l'appeler à grands cris de l'autre côté des arbres. Elle releva les yeux. Peut-être apportait-il des nouvelles. Mais tandis qu'il se frayait un chemin entre les palmes piquantes, elle comprit, à la façon faussement désinvolte qu'il avait de marcher, que Ma n'était pas rentrée.

« Tu veux jouer aux explorateurs ? demanda-t-il.

– T'as dit que t'étais trop grand pour jouer à ça.

– C'était pour rire. On n'est jamais trop grand. On fait la course ? »

Ils s'élançèrent dans le marécage, puis à travers les bois jusqu'à la plage. Elle couina quand il la rattrapa et rit aux éclats jusqu'à ce qu'ils atteignent le grand chêne qui leur tendait les bras au-dessus du sable. Jodie et leur grand frère, Murph, avaient cloué des planches entre les branches, pour s'en faire un poste d'observation et une espèce de fort. Désormais, le sol menaçait de s'effondrer, et les planches ne tenaient plus que par quelques clous rouillés.

D'ordinaire, quand les autres acceptaient qu'elle joue avec eux, elle devait être l'esclave qui apportait à ses frères des biscuits encore tièdes qu'elle allait voler dans la poêle de Ma.

Mais ce jour-là, Jodie déclara : « Tu peux être le capitaine. »

Kya brandit son bras droit pour donner le signal de l'attaque : « Sus aux Espagnols ! » Ils cassèrent des rameaux pour s'en



RÉALISATION : NORD COMPO À VILLENEUVE-D'ASCQ
REPRODUIT ET ACHEVÉ D'IMPRIMER SUR ROTO-PAGE
PAR L'IMPRIMERIE FLOCH À MAYENNE
DÉPÔT LÉGAL : JANVIER 2020 N° 141286 ()
IMPRIMÉ EN FRANCE

